

L'ANCIEN DIOCÈSE DE SAINT PAUL TROIS CHÂTEAUX DES ORIGINES À LA RÉVOLUTION

Abbé Bruno MARTIN
Université Catholique de Lyon

1 – L'Évangile dans le Tricastin

Les listes épiscopales des premiers siècles dans le midi ont été largement embrouillées par un de mes compatriotes, Dom Polycarpe de La Rivière, prieur de la Chartreuse de Sainte Croix en Jarez de 1618 à 1627, puis prieur de Bonpas de 1631 à 1638.¹ C'est dans ce séjour de Bonpas que Dom Polycarpe rassembla des matériaux pour une histoire des évêques d'Avignon et d'autres Eglises de la région, matériaux qui restèrent à l'état de manuscrit, mais que les bénédictins utilisèrent pour la publication du tome premier de la *Gallia Christiana*. Malheureusement pour nous l'imagination de Dom Polycarpe ne connaissait pas de bornes, et la liste qu'il donne des neuf premiers évêques de Saint Paul ne repose sur aucun document fiable. La seule certitude que l'on puisse avoir est qu'il s'agit de nom de saints, objets de vénération dans la région, pour lesquels d'anciens martyrologes donnent la date de leur fête : *Restitutus* (7 novembre), *Eusebius* (23 mars), *Torquatus* (31 janvier), *Amantius* (6 février), *Sulpicius*, *Bonifatius*, *Castorinus et Michael* (24 décembre), et bien sûr Paul, *Paulus*, le 1^{er} février. Mgr Duchesne écarte sans hésiter un certain *Justus* qui semble n'être sorti que de l'imagination de Dom Polycarpe.² L'existence d'une date de fête, du jour de la naissance au ciel, *dies natalis*, donne à penser qu'il s'agit bien de saints personnages locaux, qui ont bénéficié dans l'antiquité d'un culte auprès de leur tombeau. Cela ne suffit pas pour en faire des martyrs, et encore moins les premiers évêques.

On en a l'évidence avec le cas le plus connu qui est celui de Restitut. L'existence de la crypte et de la tombe ne fait aucun doute. Il est cependant difficile, en dépit de la légende qui l'attribue à Charlemagne, de faire remonter la construction de la tour funéraire plus haut que le XI^e siècle, en fonction de la datation vraisemblable de la frise sculptée.³ On sait que la *Villa* de Saint-Restitut, attestée dès 993, était dans l'apanage direct des évêques de Saint-Paul. Cela suffit-il pour faire de Restitut le premier évêque ? On peut en douter. C'est l'évêque Laurent, un ancien chanoine du Puy, qui fait procéder en 1249 à une première exhumation des reliques du saint et les fait placer dans un reliquaire de marbre, dans l'église. Nouvelle translation en 1465 : l'évêque Pierre Génévès – originaire, lui, de Saint-Paul – fait procéder à une nouvelle reconnaissance. C'est à cette occasion qu'apparaît pour la première fois l'identification entre Restitut et l'aveugle né de l'Évangile, à qui la vue avait été restituée – *restitutus est ei visus* – dans la piscine de Siloé. Naturellement, Restitut trouve aussitôt sa

¹ Envoyé en 1639 à la Chartreuse de Moulins, il disparaît en septembre en se rendant aux eaux du Mont Dore. On ignore tout des circonstances de cette disparition.

² Mgr Duchesne est d'une absolue sévérité pour les affirmations de Dom Polycarpe : « les déterminations de sièges épiscopaux qui ne résultent que des documents censément découverts par cet auteur sont invariablement démenties par les pièces authentiques publiées après lui. Il y a lieu, dès lors, non pas de marquer d'un timide signe de doute telle ou telle affirmation polycarpique, mais de les écarter toutes, sans miséricorde ». *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, T.I, Paris, 1894, Préface, VII.

³ Cf. J.-M. Rouquette, *Provence Romane*, I, Zodiaque, 1974, pp. 123-135.

place dans le cycle des légendes apostoliques provençales : rappelons-nous que c'est en 1448 que le roi René fait procéder à l'invention des reliques des Saintes Maries de la Mer. Sidoine – c'est le nom que l'on donne à l'aveugle, avant sa guérison – trouve sans peine une place dans la barque miraculeuse ; débarqué aux Saintes-Maries il gagne le Tricastin dont il devient le premier évêque. Il y avait bien là de quoi relever le prestige d'un siège qui pouvait estimer en manquer un peu.

Si l'on faisait de Restitut le premier évêque, entre fin du premier siècle et *Florentius*, évêque bien situé chronologiquement par sa signature au concile d'Epaone en 517, il fallait meubler quatre cents ans. Dom Polycarpe de La Rivière l'avait fait sans hésiter en plaçant dans cet intervalle les huit personnages nommés plus haut : sept saints dont les traditions locales lui fournissaient les noms, auxquelles il ajouta un *Justus* pour faire bonne mesure : c'était déjà supposer pour chacun d'eux un épiscopat d'une cinquantaine d'années, longévité bien exceptionnelle, même dans le beau climat du Tricastin.

Un seul des évêques de la liste donnée par Dom Polycarpe mérite d'être pris en considération, et c'est bien sûr ce Paul qui a donné son nom à la ville épiscopale : ce simple fait dénote un épiscopat très important. Mais à quelle époque a-t-il vécu ? On l'a parfois identifié avec un évêque Paul dont la signature apparaît dans les actes du concile de Valence de 374.⁴ Mais la souscription – *Ego Paulus opto vos in Domino bene valere* – ne donne aucune précision sur le siège occupé par ce Paul. Est-ce bien le nôtre ? On peut se le demander. Un manuscrit grenoblois du XIII^e siècle, publié par les Bollandistes, nous en dit un peu plus long mais si on lui accorde foi il repousserait dans le temps son épiscopat. D'après ce récit Paul serait romain d'origine – *incola civitatis Romensis* ; il aurait été porté à l'épiscopat par la volonté royale – *regalibus praeceptis* – et alors il se serait séparé de sa femme qui serait allée se retirer dans un monastère de femmes installé à Arles. La légende donne même le nom d'un évêque, inconnu par ailleurs, *Torquatus*, auquel Paul aurait succédé. Tous ces détails sont possibles⁵, mais le dernier renvoie à la situation du VI^e siècle : antérieurement on aurait pas fait de difficultés pour qu'il conserve son épouse (sauf, bien sûr, à vivre désormais comme frère et sœur) ; le monastère de fille installé à Arles est à l'évidence celui de saint Césaire, achevé et dédié aux Aliscamps le 26 août 513, et transféré en 524 à l'intérieur de la cité. Et que penser de la volonté royale ? Arles et les Eglises dépendant de sa juridiction métropolitaine – dont Saint-Paul – a été sous domination du roi ostrogoth, et arien, Théodoric de 511 à 536 ; et ensuite seulement sous domination franque, donc catholique. La difficulté – car il y en a une – est que nous disposons de noms d'évêques bien attestés par leur signature à des conciles pour la même période, et l'on ne voit pas bien où l'on pourrait placer Paul après 517. Il faut donc admettre que l'auteur de la vie de Paul a transposé sur son personnage des éléments et des institutions de l'époque de sa rédaction. Cela rendrait possible l'identification de Paul avec le signataire du concile de 374 ... mais renverrait dans le légendaire tous les autres éléments. Mais on peut se demander aussi comment le Paul qui signe au concile de Valence, inconnu par ailleurs, pourrait-il être l'évêque dont le rayonnement a fait adopter son nom à la cité du Tricastin ?

⁴ Concile tenu à Valence le 11 juillet 374, sous la présidence de l'évêque Florentius de Vienne. Une vingtaine d'évêques y prennent des décrets disciplinaires sur la réconciliation des hérétiques, le mariage, les ordinations. Cf. l'édition par J. Gaudemet, *Conciles gaulois du IV^e siècle*, Sources Chrétiennes, n°241, Cerf, 2008, pp. 100-111.

⁵ Je passe sur bien d'autres merveilles. Paul se retire du monde dans les Alpilles où il devient valet de ferme. Les gens du Tricastin viennent le chercher à la mort de leur évêque – nommé Torquatus dans la légende. On le trouve en train de labourer ; pour marquer son refus il plante son aiguillon en terre et déclare qu'il ne bougera que lorsque le bâton fleurira. Celui-ci se couvre aussitôt de fleurs, et Paul doit accepter la volonté divine ...

On peut alors formuler une dernière hypothèse. On trouve dans la correspondance de l'évêque de Clermont Sidoine Apollinaire (431-487) une mention de la cité du Tricastin – *Tricastinae urbs* – dans une lettre adressée à l'évêque de Lyon Patiens, fin 471 ou début 472.⁶ Sidoine Apollinaire félicite Patiens pour sa charité qui s'est exercée sur les villes de la vallée du Rhône, de Valence à Arles, à un moment où elles manquaient de vivres. Cette lettre renvoie à des événements dramatiques qui se sont déroulés dans la vallée du Rhône, entre 470 et 477 : le roitelet wisigoth Euric a tenté à plusieurs reprises dans cet intervalle de s'emparer de la Provence et de l'Auvergne ; repoussé une première fois par l'empereur Anthémius allié aux Burgondes, Euric obtient en 475 la domination sur l'Auvergne en échange de la restitution de la Provence – dont il s'empare à nouveau en 477, à la faveur de l'anarchie qui règne suite à la déposition du dernier empereur romain d'occident, Romulus Augustule (4 septembre 476). On placerait assez bien dans cette séquence troublée l'épiscopat d'un évêque, peut-être bien venu d'ailleurs (de Rome ?), laissant le souvenir d'un défenseur de la cité et d'un père de la patrie, au point de donner désormais son nom à la *Tricastinorum civitas*. Mais ce n'est, encore une fois, qu'une hypothèse. Il faut donc se contenter de dire qu'il y a eu un évêque Paul, entre le IV^e et le V^e siècles, qui n'était sûrement pas le premier évêque du Tricastin mais dont l'épiscopat a été suffisamment marquant pour que la ville prenne son nom. C'est peu, et c'est déjà beaucoup.

Voyons un peu ces évêques des VI^e-VII^e siècles sur lesquels nous disposons de plus d'éléments. Florentius, le premier bien situé chronologiquement, signe au concile d'Epaone en 517 ;⁷ nous retrouvons sa signature à Arles en 524. On en sait un peu plus sur son successeur Héraclius ; sénateur gaulois, il a été envoyé comme ambassadeur auprès du roi des Burgondes, Gondebaud, de confession arienne, pour défendre les intérêts catholiques. Il correspond avec l'évêque de Vienne saint Avit ; il signe dans divers conciles importants, à Carpentras en 527 et surtout au concile d'Orange de 529, convoqué par saint Césaire d'Arles pour faire adopter par les Eglises des Gaules les positions de saint Augustin sur la grâce et la liberté humaine. Nous le trouvons encore à Marseille en 533, et enfin au concile national d'Orléans de 541. Victor est représenté au concile de Lyon de 570, il assiste aux conciles de Paris et de Mâcon en 573 et 581. Eusèbe qui lui succède était un prêtre de l'Eglise du Tricastin ; il assiste aux conciles de Valence en 584 et de Mâcon en 585. On retrouve la signature d'un évêque de Saint-Paul, Agricole, au concile de Paris de 614 ; celle de l'évêque Berto ou Betto en 650 au concile de Chalon sur Saône. Puis nous avons un trou dans les listes épiscopales.⁸ Invasions barbares et raids sarrasins en particulier semblent avoir complètement ruiné le Tricastin. De 650 au début du VIII^e siècle on ne connaît plus aucun nom d'évêque, hormis un certain Aldebrand qui aurait commencé la construction de la cathédrale,⁹ et un Boniface, prédécesseur de l'évêque Laudon, élu le 1^{er} mars 839. Le décret d'élection de Laudon constate que peu avant le diocèse de Saint Paul a été réuni au diocèse d'Orange, par une décision du pape Grégoire IV (827-844). On y apprend que le diocèse de Saint-Paul comprenait 36 paroisses, celui d'Orange, 21. La situation générale n'est toujours pas brillante. Les raids sarrasins se poursuivent, et en 924 une incursion dévastatrice des Hongrois remonte

⁶ Cf Sidoine Apollinaire, *Lettres*, Paris, Les Belles Lettres, 1970. T. II, *Introduction*, pp. XV-XXI et T. III, livre VI, lettre XII, §8

⁷ Concile burgonde tenu en septembre 517, à Saint-Romain d'Albon, sous la présidence des évêques de Lyon et de Vienne.

⁸ On ne voit pas très bien où pourrait se placer celui qui est connu sous le nom de saint Martin des Ormeaux (23 juin). Saint local, sûrement. Evêque du Tricastin ? On peut en douter.

⁹ Celle-ci n'est toutefois mentionnée dans les textes qu'en 859

toute la vallée du Rhône, transformant le pays en un champ de ruines. Un relèvement progressif dut cependant se produire ; en 1107 le diocèse de Saint-Paul était à nouveau séparé de celui d'Orange.

2 – La construction de la cathédrale.

À partir de là les évêques de Saint-Paul entrent dans l'histoire incontestable. L'évêque Pons de Grillon (1134-1137) ouvre la liste qui ne sera close qu'en 1791. Pons de Grillon, en particulier, établit les Templiers à Saint-Paul (1136), puis participe à la fondation d'Aiguebelle en 1137. La puissance des évêques de Saint-Paul restait cependant modeste et leurs ressources fort minces ; aussi cherchèrent-ils vite à se protéger des concurrents locaux en se plaçant directement sous la protection impériale. Ils auraient ainsi obtenu vers 1153 un diplôme de Frédéric Barberousse leur accordant toute autorité sur la ville et surtout la possession du rocher de Sainte-Juste, site d'une importante carrière de pierre à bâtir. L'authenticité du diplôme est douteuse ; il est connu par son renouvellement – authentique, celui là – en 1214 par l'empereur Frédéric II. La construction de la cathédrale se situe précisément dans l'intervalle entre ces privilèges impériaux – d'où l'importance de la possession des carrières de Sainte-Juste. Si l'on suit les archéologues, la construction aurait pu commencer dans la première moitié du XII^e siècle, par le chevet et le transept, comme à l'accoutumée. La nef aurait suivi, entre 1150 et 1180.¹⁰ Des événements extérieurs sont venus entre-temps perturber le chantier : en 1202, sous l'évêque Bertrand de Pierrelatte, le comte Raymond VI de Toulouse était venu mettre le siège devant la ville pour obtenir de l'évêque et des habitants qu'ils reconnaissent sa suzeraineté. C'est à cause de ces prétentions des comtes de Toulouse à la suzeraineté sur la ville que l'évêque Geoffroy de Vogüé (1211-1233) demanda à l'empereur Frédéric II le renouvellement (ou du moins présenté comme tel) des privilèges concédés aux évêques.

Du fait de ces troubles et sans doute plus encore du manque de ressources la décoration intérieure de la cathédrale était restée inachevée. Geoffroy de Vogüé aurait cependant fait procéder à sa consécration. Jacques de Font-Réaulx, publiant en 1946 le cartulaire des évêques de Saint-Paul, avait le premier fait remarquer que la cathédrale n'apparaissait dans les chartes comme nom de lieu qu'à partir de 1219. Il remarquait également une clause curieuse dans le testament de cet évêque : Geoffroy de Vogüé fixait une fondation de messe pour le jour de son décès, ce qui est habituel, mais aussi une seconde messe le 3 juin, pour l'anniversaire de la dédicace de la cathédrale. Cette disposition est très rare, et ne s'explique bien que si la consécration de l'édifice a été faite sous son épiscopat, c'est-à-dire entre 1211 et 1233. J. de Font-Réaulx, en supposant que la consécration avait eu lieu un dimanche, la plaçait donc à trois dates possibles pendant l'épiscopat de Geoffroy, 1212, 1218 ou 1229. Mais le choix d'un dimanche est une pure hypothèse : aucun jour particulier n'est imposé dans les rituels du XIII^e siècle. Si la consécration a eu lieu en 1219, elle sera tombée un lundi ...

Il serait fastidieux d'énumérer la série des évêques médiévaux. Avec l'arrivée des papes en Avignon, il est assez naturel de voir les pontifes confier des missions à ces évêques géographiquement proches. Dragonet de Montauban, évêque de 1310 à 1328, doit gérer la dévolution des biens des Templiers après leur suppression en 1312 ; mais en 1328 le pape Jean XXII le transfère à Gap. Hugues Aimery (1328-1348), chanoine de Saint-Ruf, a d'abord été évêque d'Orange (1324). Le pape Benoît XII l'a utilisé dans les négociations de paix entre

¹⁰ Cf. J.-M. Rouquette, *Provence Romane*, I, Zodiaque, 1974, pp. 70-122

France et Angleterre, dans les années qui préludent à la guerre de Cent Ans. Il obtient du pape d'être transféré en 1328 à Saint-Paul, dont il était peut-être originaire. Il doit affronter une révolte des habitants, réforme énergiquement son chapitre en 1245 et meurt en 1348 en faisant des dons importants à sa cathédrale. La guerre de Cent Ans apporte son nouveau cortège de dévastations, en particulier à cause des passages des bandes de « Routiers », ces mercenaires démobilisés après le traité de Brétigny (1360), qui étaient attirés par les richesses avignonnaises ... Après 1378 c'est la période du Grand Schisme (1378-1417), qui voit deux, puis trois papes se disputer la tiare. Les évêques de Saint-Paul se situent naturellement dans l'obédience d'Avignon. Après ces temps troublés il faut attendre le milieu du XV^e siècle pour voir un certain relèvement : l'évêque Etienne Genevès, originaire de Saint-Paul, est nommé en 1450 ; il fonde dans sa cathédrale une chapelle dédiée à la Vierge, et c'est lui qui fait procéder en 1465 à l'invention des reliques de saint Restitut, l'identifiant avec l'aveugle-né et le considérant comme premier évêque de Saint-Paul. Son successeur Ysembert de Laye, chanoine de Béziers, pousse un peu plus loin encore les prétentions de la *sainte* Eglise de Saint-Paul (il la qualifie ainsi en 1477), remontant aux premiers siècles chrétiens et équivalente des plus grandes églises des Gaules. Quelques années encore plus tard l'évêque Guillaume Adhémar de Monteil (1482-1516) poursuit cet effort de mise en avant du prestige de son église : il fait reconnaître à nouveau les restes de saint Restitut en 1513. Il meurt en 1516, juste au moment où le concordat de Bologne entre le pape Léon X et François I^{er} venait remettre entre les mains du roi la nomination des évêques de son royaume.

3 – Des guerres de religion à la Révolution

Remettre aux mains du roi les nominations épiscopales signifiait voir se produire des nominations de complaisance, d'hommes ayant peu d'intérêt pour le siège auquel ils se voyaient promu. Malgré les protestations du chapitre le roi nomma en 1516 Antoine de Lévis, qui se garda bien de quitter la cour et se contenta de faire administrer son diocèse par son cousin Claude de Tournon, évêque de Viviers. Ce fut bien pire lorsque Antoine de Lévis fut transféré à Embrun en 1526. François I^{er} nomma aussitôt un ancien religieux augustin originaire des Flandres, Michel d'Arandia (1526-1539), qui appartenait au petit cercle de sympathisants des idées réformées regroupés autour de la sœur du roi, Marguerite de Navarre, et de l'humaniste et traducteur de la Sainte Ecriture Jacques Lefèvre d'Étaples – le chef de file du courant « évangélique » français. C'est donc un protégé de la cour à l'orthodoxie douteuse qui fut nommé à Saint-Paul, ce qui n'empêcha pas lors des premiers troubles civils de voir Saint-Paul pillé par une bande armée, pendant que Michel d'Arandia se réfugiait à Saint-Restitut. Mais ce n'était rien en comparaison de ce qui attendait son successeur. Jean de Joly, nommé en 1539, était un curé originaire de Bourg-en-Bresse. Les quarante ans de son épiscopat sont l'histoire de l'envahissement par les doctrines de la Réforme. Le jour de Pâques 1558, dans la cathédrale, devant l'évêque le prédicateur s'en prit ouvertement aux doctrines catholiques. En 1561 Jean de Joly cherchait secours auprès du lieutenant royal en l'informant que désormais, et bien malgré lui, les baptêmes se donnaient à Saint-Paul « selon les formes de l'Eglise de Genève ». Le lieutenant royal vint à Saint-Paul en septembre 1561, mais sans résultat. Le 1^{er} juillet 1563, réunis au son de la trompe par le bailli et les consuls de la ville, 162 hommes renoncèrent solennellement, en public, à la religion catholique. Parmi eux des chanoines, des membres du clergé, le bailli et deux consuls. Les efforts de Jean de Joly pour les faire revenir au catholicisme furent vains, malgré l'attitude très conciliante de l'évêque. En 1567 la ville fut prise et pillée par les troupes huguenotes, la cathédrale dévastée ; le clergé catholique dut fuir la ville ; Jean de Joly se retira dans sa Bresse natale où il mourut en 1578. Pendant ce temps la cité épiscopale subissait des alternances d'occupation protestante et de retour des catholiques. Si l'on en croit Dom Boyer de Sainte-Marthe, en

1577 les soudards obligèrent le vicaire général Vincent Reverdet à dire la messe à la chapelle de Saint-Jean Baptiste pendant que l'on creusait sa tombe devant la marche de l'autel ; il y fut jeté à demi mort.

Les successeurs de Jean de Joly ne furent guère plus fortunés. Thomas Pobel, un savoyard nommé en 1579, ne put pas entrer dans la ville et prit possession de sa cathédrale par la seule vue de son clocher. Il ne put rien faire d'autre et démissionna en 1582 ; il en alla de même pour son successeur, un dominicain, J.-B. Legras (1583-1585). On nomma alors quelqu'un du cru, Antoine Gaume, chanoine de la collégiale de Grignan. Il tenta une visite pastorale de son diocèse, sans pouvoir pour autant résider à Saint-Paul, toujours aux mains des réformés ; il ne put entrer dans la ville qu'en mai 1594 – mais continua de résider à Grignan où il mourut en 1598. Il avait fait désigner pour son successeur son neveu, Antoine de Cros (1599-1630). A la faveur de la pacification d'Henri IV, Antoine de Cros entreprit une visite générale du diocèse. L'état était désolant : la cathédrale en ruine, les églises vides et dénuées de tous les objets du culte ; il ne restait que trois chanoines et quelques prêtres. Antoine de Cros parvint à réorganiser le diocèse, ramenant au catholicisme les parties du diocèse devenues protestantes. En 1608 il faisait venir les récollets (franciscains réformés) pour travailler avec lui à la reprise en mains du diocèse. Antoine de Cros fait partie du groupe de ces premiers évêques de la Réforme Catholique, comme son voisin Louis Antoine de la Baume de Suze, évêque de Viviers de 1627 à 1690 – auquel Antoine de Cros donna la consécration épiscopale en 1628.

Le courant de la Réforme Catholique se poursuivit avec le successeur d'Antoine de Cros, François Adhémar de Monteil (1630-1645).¹¹ C'est lui qui fit reconstruire le dôme de la cathédrale par l'architecte Avignonnais Piédoux ; comme tous les évêques zélés de ce temps, il fit de la visite pastorale de son diocèse, qu'il effectua deux fois, un des outils du renouveau. Après le passage sans grand relief de Jacques Adhémar, neveu du précédent, l'effort de restauration catholique se poursuivit avec le passage d'un cistercien, Claude Ruffier (1657-1674), moine de Chaalis et ancien étudiant aux Bernardins, qui était devenu le vicaire général de son oncle Nicolas de Grillé, évêque d'Uzès. Dom Claude Ruffier fut sacré dans la cathédrale d'Uzès le 12 janvier 1659, et dès lors se donna totalement à son diocèse, dont il entreprit à son tour la visite générale. Le 25 mai 1663 il consacrait sous le titre de l'Assomption l'autel majeur de sa cathédrale enfin restaurée. Comme son prédécesseur Antoine de Cros, il se préoccupa de renforcer la présence religieuse dans sa ville épiscopale ; il fit venir les frères prêcheurs, avec un couvent affilié à la réforme dominicaine du P. Le Quiou. En 1666 il publiait des ordonnances synodales destinées à renforcer l'organisation des paroisses et la discipline des sacrements ; pour la spiritualité des laïcs il encouragea les confréries du Saint-Sacrement, de Saint-Joseph et de la Charité. Il mourut d'une attaque en célébrant la messe, le 15 mars 1674. Claude Ruffier est sûrement un des grands évêques de Saint-Paul.

Il fut remplacé par son contraire, Luc d'Acquin, fils du premier médecin de Louis XIV. Rendu impopulaire par son avarice et son mauvais caractère, il fut transféré à Fréjus en 1680. Son successeur Louis Aube de Roquemartine (1680-1713), un arlésien, était évêque de Grasse quand il fut transféré à Saint-Paul. Il tenta en 1683, sans grand succès, la fondation d'un séminaire. Et si on lui doit des embellissements de la cathédrale et la construction de ses orgues, il appliqua avec rigueur les directives royales après l'abolition de l'édit de Nantes (1685). C'est sans doute dans le but de réduire les derniers bastions protestants que son

¹¹ C'était le propre oncle du comte de Grignan, époux de la fille de Mme de Sévigné ; la marquise tenait l'oncle évêque en haute estime.

successeur Joseph Maurel du Chaffaut, un ancien chanoine d'Aix en Provence, commença dès son arrivée dans le diocèse en 1714 une visite pastorale conjointe à une grande mission générale. Il tomba malade d'épuisement en mai 1716, partit se reposer à Aix mais n'en revint pas et mourut en mars 1717. Son successeur Claude de Simiane de Gordes (1717-1743) ne semble pas s'être épuisé à la tâche puisqu'il n'a laissé que peu de souvenirs de son épiscopat.

Le dernier évêque de Saint-Paul occupa le siège 48 ans. Pierre François Xavier de Reboul de Lambert était lui aussi un aixois, vicaire général de son diocèse. Nommé en septembre 1743 évêque de Saint-Paul, il fit son entrée dans sa ville un an plus tard, le 8 septembre 1744. A son tour, il multiplia les visites pastorales, publia des ordonnances synodales, se préoccupa de soutenir le couvent dominicain et les confréries ; en 1782 il établissait dans la cathédrale la confrérie des Adorateurs de Jésus expirant. Il refusa en 1790 la Constitution civile du clergé et mourut sur ces entrefaites, à Saint-Paul, le 13 mars 1791. L'archevêque d'Arles, Jean-Marie du Lau – un des martyrs du massacre des Carmes, à Paris, le 2 septembre 1792 – administra quelques mois le diocèse, que la Révolution acheva d'anéantir. Le Concordat de 1802 le réunissait à Valence ; Saint-Paul Trois Châteaux fut rétabli en 1911, avec Die, dans la titulature des évêques de Valence. Mais son histoire de presque 1500 ans mérite mieux qu'un titre en passant.

Le diocèse de Saint-Paul, en effet, ne s'est pas illustré par des personnages hors du commun, mais il est tout à fait significatif de l'histoire de l'Eglise de notre pays, de l'antiquité à la fin de l'Ancien Régime. Les origines sont enveloppées d'obscurité et de légendes, mais à travers ces légendes filtre un peu de cette réalité, l'arrivée de l'Evangile, portée par des hommes dont nous ne savons le plus souvent guère que le nom. Et l'Eglise grandit, malgré les difficultés de ces temps. Située sur le couloir rhodanien, lieu de passage par excellence, Saint-Paul a subi en première ligne les troubles de chaque époque : invasions barbares, raids sarrasins, incursions hongroises ; les mercenaires de la guerre de Cent Ans, les soudards des guerres de religion, sans compter les saccages de la Révolution. À chaque époque l'Eglise du Tricastin s'est relevée, rebâtissant ses institutions comme elle rebâtissait sa cathédrale dévastée. C'est un bel appel pour nous aujourd'hui.